Document généré le 12 oct. 2024 05:22

Cahiers de géographie du Québec

Germain, Annick et Marsan, Jean-Claude, éd. (1987) *Aménager l'urbain de Montréal à San Francisco*. Montréal, édit. Du Méridien, 191 p.

Gilles Ritchot

Volume 32, numéro 85, 1988

URI : https://id.erudit.org/iderudit/021934ar
DOI : https://doi.org/10.7202/021934ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (imprimé)
1708-8968 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Ritchot, G. (1988). Compte rendu de [Germain, Annick et Marsan, Jean-Claude, éd. (1987) *Aménager l'urbain de Montréal à San Francisco*. Montréal, édit. Du Méridien, 191 p.] *Cahiers de géographie du Québec*, *32*(85), 79–80. https://doi.org/10.7202/021934ar

Tous droits réservés © Cahiers de géographie du Québec, 1988

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

GERMAIN, Annick et MARSAN, Jean-Claude, éd. (1987) *Aménager l'urbain de Montréal à San Francisco*. Montréal, Édit. du Méridien, 191 p.

Il s'agit d'un recueil de textes gravitant autour du thème de « l'aménagement des espaces publics », comme « élément stratégique privilégié de composition urbaine » (p. 11). Sous la responsabilité d'A. Germain et de J.-C. Marsan, le livre rassemble certaines conférences d'une série organisée par Hydro-Québec et la Faculté d'aménagement de l'Université de Montréal, en 1985.

La première partie, « Analyse et diagnostic », permet à J.-C. Marsan d'insuffler une idée directrice, moyennant la description étoffée des situations critiques au centre-ville de Montréal. L'auteur insiste sur l'ambiance reliée à la culture du patrimoine au sein d'un tel espace qu'envahit la « fonction de bureau » (p. 19). Il va même jusqu'à recommander le rapatriement de la fonction résidentielle pour l'« humanisation » du secteur central (p. 25). Assurément postmoderne, ce point de vue semble disposé à se répandre, puisque son expression greffe la présentation des conférences et qu'elle trouve un écho non équivoque dans les textes sur San Francisco, Toronto, Montpellier et Bruxelles.

La deuxième partie, « Design et politiques d'urbanisme », fait avancer le débat. Les chapitres sur San Francisco (G. Williams, D. Macris) et Toronto (K. Greenberg) alimentent la proposition de Marsan en la colorant d'une touche morale. Le mouvement moderne a fait des ravages, mais certaines pratiques contemporaines renversent enfin la vapeur. Nous apprenons ainsi que des administrations municipales font du bon travail. L'étude sur Barcelone (O. Bohigas) introduit le premier contraste. Prenant une tournure théorique et critique, la question concernant le rôle structurant de l'espace vide en milieu urbain sauve la part du « conflit » (p. 73). Elle conduit en outre à révéler la réduction qui, de nos jours, guette la profession et l'administration, à savoir le ravalement de la chose urbaine à des affaires d'équipements infrastructurels. Au demeurant, l'auteur effectue une lecture morphologique et revendique « un enthousiasme » pour la culture (p. 76).

À l'instar du texte de Bohigas, les articles d'A. Grumbach, C.B. McClendon, P. Korosec-Serfaty, G. Frêche et S. Moureaux font mentir le titre. « De Montréal à San Francisco », oui ! Mais en passant par Barcelone, Paris, Rome, Strasbourg, Malmöe, Montpellier et Bruxelles ! Dans les deux dernières parties, le recueil évolue en mosaïque. « Questions de places » (partie III), c'est-à-dire questions de théorie, d'esthétique ? A. Grumbach se livre à un exercice de géoarchitecture à Paris. À la première personne, il envoie un jet de métaphores : « le socle », « l'archée de l'espace », « l'archéologie inverse » d'une ville nouvelle. Provocation ? Disons un appel au dialogue malgré ce « problème principal » : ... « elle n'avait pas de mémoire » (p. 81). La modernité ayant fait du passé table rase, il faut retourner le gant et projeter le passé devant soi.

À Rome, nous avons droit à une archéologie... à l'endroit. Et pour cause ! Nous ne savons plus exactement où est le tombeau de l'apôtre Pierre. Mais Rome n'oublie pas. Un « pèlerinage », écrit C.B. McClendon. « Muséification » à Strasbourg et Malmöe. Espaces piétons, façadisme, tourisme, ... expropriation ! Un retour à l'intuition postmoderne : il faut préserver le patrimoine hors d'usage mais comment l'animer ? En plantant une fausse fontaine dans le décor (p. 118) ? P. Korosec-Serfaty n'en fait pas moins confiance à « l'élite cultivée » (p. 121). S'intéressant à Boston, T. Piper pose un problème d'espace public qui rejoint l'hypothèse de Bohigas. Si le vide en milieu urbain est structurant, il ne faut pas qu'il soit donné mais « créé », produit. Les concepteurs de *Copley Square* l'ont appris. Ce vacuum fut longtemps intraitable parce que personne ne l'a imaginé ni produit. « Mais nous l'avons » (p. 132) !

La partie politique (IV) est en dents de scie. À Montpellier, G. Frêche résume les circonstances d'un renouveau culturel à la rescousse du patrimoine. Retrouvaille postmoderne... L'exemple de Bruxelles en remet. Le scandale est nécessaire et, de toute évidence, S. Moureaux eût souhaité qu'il ne sortît jamais de Manhattan. À nouveau la théorie se fait entendre de Pittsburg, d'où F. Toker suggère de remarquables connivences avec Montréal. Et elles sont vraies, émouvantes même. Nous oublions que notre culture appréciait jadis les gros fumeurs.

Le mot de la fin ? M. Castells nous offre une élaboration savante qui éclaire l'ensemble. Le « conflit » annoncé par Bohigas y évolue en contradiction interne. La notion de « centre » est remise en cause par le biais de la question ethnique entre autres (p. 190). Et la naïveté postmoderne finit par semer le doute. Une nouvelle classe politique envahit les centres forts, avec une « fonction de bureau » qui a besoin de la « gentry » pour y mettre de l'ambiance, et la payer à prix d'or. Une analyse fine, sur le réseau urbain contemporain en « flux » informationnels, avec exemples à travers le monde, trame ce texte conclusif.

Un livre intéressant, esthétiquement correct, avec une écriture soignée qui respecte le public, des illustrations nombreuses et pertinentes. La mosaïque pondère élégamment le point de vue postmoderne, permettant aux contenus de se critiquer mutuellement et aux lecteurs d'entrer en dialogue. Une ombre ? Dans la liste des conférenciers, en annexe, ne figure le nom d'aucun Québécois. Hydro-Québec a pourtant fourni la preuve, éclatante, que nous pouvons nous affirmer en certains domaines d'intérêt « international ». Pourquoi pas celui de l'urbain ? *Errare humanum est, sed...*

Gilles RITCHOT
Centre de recherche en aménagement et développement
Université Laval

SAUNDERS, Peter (1986) *Social Theory and the Urban Question*. Londres, Hutchinson, 2e édition.

L'Angleterre est restée pendant longtemps un « pays sous-développé » dans le monde de la sociologie. La production y était faible et rares étaient les grands noms susceptibles de rejoindre les rangs des sociologues de réputation internationale. Heureusement, les choses ont bien changé et la sociologie urbaine est un des domaines où fleurit une génération de penseurs remarquables. Peter Saunders en fait incontestablement partie et il faut d'emblée acclamer cette seconde édition de ce qui constitue un travail théorique majeur de synthèse et de réflexion sur la question urbaine. Seconde édition qui a d'ailleurs donné à l'auteur l'occasion de compléter de façon substantielle le travail entrepris pour la première fois en 1981, c'est-à-dire à une époque où Manuel Castells était encore la figure de proue de la sociologie urbaine critique. Dans un sens, le travail de Saunders s'inscrit en continuité par rapport à celui de l'auteur de *La question urbaine* dans la mesure où il effectue une lecture critique des grands classiques du domaine en interrogeant la spécificité de l'urbain comme objet théorique, et en définissant la sociologie urbaine comme une sociologie de la consommation. Il s'agit donc à la fois d'une synthèse — du reste beaucoup plus systématique et rigoureuse que celle faite par Castells — et d'une contribution originale aux débats théoriques contemporains, ou pour reprendre les mots de l'auteur « a work *of* theory and a text *on* theory » (p. 11).

Ces grands classiques sont regroupés en cinq chapitres. Le premier retrace la manière dont Marx et Engels, Max Weber et Émile Durkheim ont appréhendé la ville dans leur analyse de la société capitaliste. En dépit de méthodes d'analyse fort différentes, tous concluent à la non-spécificité de la ville comme objet théorique d'analyse. Les deuxième et troisième chapitres examinent respectivement les contributions de l'écologie humaine, de Robert Park à Amos Hawley, ainsi que les théories culturalistes de Georg Simmel, Louis Wirth et Ferdinand Tönnies. Le quatrième chapitre est consacré à la sociologie weberienne des compatriotes de Saunders, John Rex et Ray Pahl, perspective dans laquelle Saunders lui-même s'est inscrit un temps avec ses travaux sur la signification sociale de la propriété du logement et sur la politique urbaine. Enfin, le cinquième chapitre discute des thèses de Henri Lefebvre et de Manuel Castells sur l'urbain comme idéologie.

Dans les chapitres subséquents il s'agit moins de présenter la pensée d'auteurs marquants que de discuter un certain nombre de problèmes d'analyse en s'appuyant sur les débats dont la sociologie urbaine n'a guère été avare depuis dix ans. C'est évidemment la partie la plus